Du flegme

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 2

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-204767

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

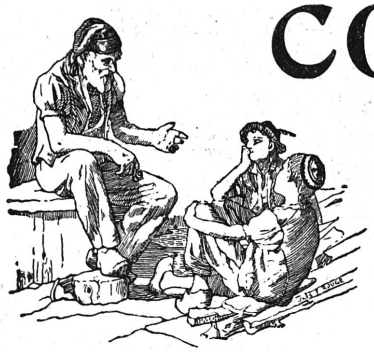
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

46me ANNÉE — N° 2 Samedi 11 janvier 1908.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent.
Etranger, 25 cent. — **Réclames,** 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LES PETITS JEUX

On a beau médire des jeux de société, ils ont leur charme, et nous avons toujours béni les boute-en-train qui, par ces menus divertissements, réchauffaient l'atmosphère des réunions, excitaient la belle humeur, et rapprochaient, faisaient se connaître et s'estimer réciproquement des personnes qui se voyaient pour la première fois. Oyez ce qu'en dit Monselet. C'est absolument de saison.

Les « petits jeux » menacent de disparaître peu à peu ; je sais bien que les gens sévères ne trouveront pas grand mal à cela ; moi-même, je regretterai médiocrement le *Corbillon* et la *Cassette ;* des questions comme celles-ci ne m'ont jamais paru fort réjouissantes : « Je vous vends ma cassette ; que voulez-vous qu'on y mette ? — Une noisette, une allumette, une assiette, une cuvette, une sonnette, etc. »

Je ferai également bon marché du gothique *Pied de bœuf :* une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, je tiens mon pied de bœuf. J'y renoncerai, malgré la jolie chanson qu'il a inspirée à Panard :

Je rêvais l'autre jour
Qu'avec vous et l'Amour
Je jouais sur l'herbette...

Ce que je voudrais défendre, — en dehors, bien entendu, de certains petits jeux vieux comme le monde et qui dureront autant que lui, tels que : les *Quatre coins,* prétexte à tant de charmants tableaux, la *Main chaude, Petit bonhomme vit encore, Tirez-lâchez ;* — ce que je demande du moins la permission de regretter tout haut, ce sont ces divertissements ingénus qui étaient la joie et le ravissement de nos réunions d'il y a... ne comptons plus ; ce sont les jeux de l'*Avocat,* de la *Volière,* des *Métamorphoses,* du *Secrétaire,* de cent autres encore...

Et la *Clef du jardin du roi ?* C'est un exercice de mémoire, qui tire son origine, je crois, d'une chanson populaire. « Je vous vends la clef du jardin du roi », voilà le commencement ; et voici la fin, qui fera comprendre tout le mécanisme du jeu : « Je vous vends le seau qui a apporté l'eau qui a éteint le feu qui a brûlé le bâton qui a tué le chien qui a dévoré le chat qui a mangé le rat qui a rongé la corde qui tient à la clef du jardin du roi ».

J'ai vu passer bien des évènements dont il ne me reste plus aujourd'hui qu'une image confuse ; j'ai oublié les noms d'une grande quantité de mes amis, j'ai oublié les serments qu'on m'a faits et ceux que j'ai pu faire, j'ai oublié des joies, des désespoirs, des heures d'orgueil suprême ; — mais jamais je n'ai oublié ce couplet, que je peux répéter encore, sans hésitation, comme à quinze ans :

Celui-là n'est point ivre qui trois fois dira :
Blanc, blond, bois, barbe grise, bois,
Blond, bois, blanc, barbe grise, bois,
Bois, blond, blanc, barbe grise.

Ce qui surnage pour moi au-dessus des temps que j'ai traversés, c'est le jeu de *Berlurette,* de *Chiquette,* de *Berlingue,* du *Capucin,* de la *Pantoufle* et du *Chnif-chnof-chnorum.* Le plus clair de mon expérience, c'est *Vive l'Amour, l'as a fait le tour !*

Quelque temps avant la révolution, j'ai joué au *Colin-Maillard à la silhouette* avec le jeune M. de Châteaubriand, dont la destinée devait être si étonnante. Peut-être ignores-tu[1] ce que c'est que cette sorte de Colin-Maillard ; alors, imagine-toi un rideau transparent devant lequel chacun passe à son tour en faisant des grimaces et des contorsions risibles. Il faut que celui qui est placé derrière le rideau devine la personne qui passe. Les hommes mettent quelquefois des bonnets de femme et des mantelets, pour n'être pas reconnus. J'ai vu aussi des jeunes gens monter à califourchon l'un sur l'autre ; cela formait les groupes les plus plaisants du monde. Le dernier de tous, M. de Châteaubriand se dessina, lent et sévère, sur le rideau. Il fut immédiatement reconnu. Ce jeune Breton n'avait pas du tout l'instinct du *Colin-Maillard à la silhouette,* mais pas du tout.

Il n'en était pas de même de M. l'évêque d'Autun ; son enjouement et son esprit faisaient merveille. Au jeu des comparaisons, il s'entendit ainsi interpeller par la grasse madame de Chessy :

— A quoi me comparez-vous ?

— Je vous compare à une pincette, lui répondit-il.

— Oh ! oh ! se récria l'auditoire.

— Sans doute ; la pincette attise le feu... comme madame ; voilà pour la ressemblance. La pincette, en attisant le feu, s'échauffe... tandis que madame reste toujours froide ; voilà la différence.

Pour moi, si j'ose prendre rang après des noms si fameux, je puis dire que j'excellais particulièrement à la *Sellette,* aux *Propos interrompus* et aux *Devises.* Mon apprentissage fut assez long toutefois, et je me vis en butte à maintes mystifications. Au *Pince sans rire,* qui consiste à se présenter à tour de rôle devant une personne élue et à se laisser pincer par elle soit le menton, soit le nez, soit les joues ; au *Pince sans rire,* dis-je, je fus bafoué de la plus complète façon : mon pinceur, devant qui j'étais le dernier à passer avait frotté deux de ses doigts à un bouchon brûlé, sans que je m'en fusse aperçu ; il me traça de grandes virgules noires sur la figure. Je retournai à ma place : toute la compagnie riait, et je riais comme toute la compagnie, sans savoir pourquoi. Les choses furent poussées si loin qu'on me laissa sortir dans cet état ; mon cocher me regarda avec stupeur ; mais croyant à une gageure, il ne m'avertit de rien et me conduisit à la Comédie-Italienne, où j'avais l'habitude de finir mes soirées. Là seulement les éclats de rire qui m'accueillirent à mon entrée me donnèrent quelque soupçon : je tirai mon petit miroir ; à peine y eus-je jeté les yeux que je reculai épouvanté.

[1] L'auteur écrit à une petite-nièce.

Je dois avouer que le jeu du *Pince sans rire* n'est pas souvent du goût de tout le monde.

Quelques-uns lui préfèrent, et je suis de ceux-là, le jeu de la *Toilette,* où chacun représente un objet d'ajustement ; le jeu de *Combien vaut l'orge,* demande à laquelle les joueurs doivent répondre successivement, dans un ordre convenu, et avec la plus grande prestesse : Comment ? — diable ! — peste ! — vingt sols ; — s'il vous plaît ? — c'est bien cher, etc.

Les mots à chercher et à deviner ont aussi leur intérêt. Que de fois ne m'a-t-on pas fait chercher une épingle au son du violon ! Plus je m'approchais de l'objet caché, plus le musicien jouait fort ; plus je m'en éloignais, plus son jeu se ralentissait. Une fois, c'était Viotti qui tenait le violon ; nous demeurâmes dans le ravissement pendant une demi-heure ; j'oubliais de chercher l'épingle, et lorsque je l'eus aperçue, je détournai vite les yeux, afin de prolonger les accords du célèbre artiste.

Quand Violti manquait, c'était un sifflet que nous faisions passer et dans lequel nous soufflions de temps en temps, en chantant :

Il est passé par ici,
Le furet du bois, mesdames;
Il est passé par ici,
Le furet du bois joli.

Il fallait saisir l'instrument entre les mains du siffleur, ce qui n'était pas facile ; on l'attacha un jour derrière M. Petit-Radel, et chacun vint y souffler en tapinois. Lui de se retourner brusquement, et nous de nous enfuir. Cela recommença quinze ou vingt fois, au bout desquelles il finit par se donner au diable et par vous demander merci.

Je m'arrête à mon tour.

CHARLES MONSELET.

La pelisse. — Madame à son mari, quelques jours avant les fêtes de l'An.

— Dis-moi, ne trouves-tu pas que je devrais changer de pelisse ? Il y a déjà trois ans que je porte celle que tu me vois.

— Peuh ! le renard qui l'a fournie l'avait portée toute sa vie, lui !

Maigre butin. — Un huissier vient inventorier les biens d'un vieil étudiant poursuivi par ses créanciers.

— J'ai bien l'honneur ! fait-il en saluant le débiteur.

— Et moi aussi ; c'est même tout ce que je possède.

Du flegme. — Dans un wagon de chemin de fer :

— Pardon de vous déranger, monsieur, mais vous êtes assis sur mon chapeau.

— Vo ne dérangez pas moâ ! c'était votre chapeau qui dérangeait moâ : il était du tout pas confortable : une autre fois, je priais vo de prendre ioune autre chapeau.